

LA PRINCESSE SOUMICHA

Que mon conte soit beau et se déroule comme un long fil !

Il était un roi (bien qu'il n'y ait de roi que Dieu) et ce roi n'avait qu'un enfant auquel il donna le nom de Mehend. Dès sa naissance, il l'installa au septième étage de son palais, dans la chambre la plus retirée, la plus secrète, celle qui ouvrait non sur la rue mais sur le ciel, et il chargea ses serviteurs les plus fidèles de veiller jalousement sur lui. Il leur recommanda surtout de ne présenter à l'enfant, dès qu'il serait en mesure d'y goûter, que des viandes sans os.

Mehend grandit à l'abri du mal, vécut en reclus et atteignit l'adolescence ignorant tout du monde. Mais un jour, un serviteur lui apporta un petit gigot d'agneau qu'il avait omis de désosser. Le prince le mangea de grand appétit ; lorsqu'il n'en resta que l'os, il prit cet os et le frappa contre le mur pour en extraire la moelle : le coup fut si violent qu'il ébranla le mur, y faisant un trou par où le soleil et la lumière entrèrent à profusion. Ebloui, le jeune homme s'approcha. Alors il vit ce que jamais encore il n'avait vu : la foule sur la place du marché. Il sortit de sa chambre comme un fou, s'empara d'un poulain qu'il ne prit pas le temps de seller et, agrippé à sa crinière, il s'élança. La foule stupéfaite le regarda et s'ouvrit pour laisser passer le fils du roi qu'elle avait reconnu. Settoute, la vieille sorcière, fut seule à lui barrer le chemin. Comme Mehend la bousculait, elle s'écria :

— Dis-moi, Mehend fils de roi, aurais-tu pour femme Soumicha fille de Hitine pour être si fier et me piétiner ?

Le jeune homme s'en revint songeur au palais. Il entra dans la pièce où se tenait sa mère et se jeta sur un lit en frissonnant. La reine inquiète lui prit la main :

— Mon fils, lui dit-elle, on t'a jeté un sort. Des regards malveillants se sont posés sur toi et maintenant te voici la proie des démons.

Elle envoya chercher le Cheikh de la Mosquée. Mais le Cheikh en dépit de toute sa science se déclara impuissant. Alors le prince murmura :

— Si Settoute, la sorcière, venait et faisait cuire sous mes yeux de la soupe de semoule, je guérirais.

Une négresse partit immédiatement à la recherche de Settoute. La sorcière, fortement appuyée sur un bâton, pénétra dans la pièce où était le malade. Au centre un feu brûlait sur lequel une marmite ne tarda pas à bouillir. Elle y jeta la semoule en fine poussière et la remua doucement pour qu'il ne s'y fit pas de grumeaux. Mehend bondit, s'empara de la main de la sorcière et la plongea dans la soupe bouillante. Settoute hurla.

— Je ne retirerai ta main que tu ne m'aies dit où se trouve Soumicha fille de Hitine, dit le prince.

Alors, elle lui indiqua l'Orient de sa main libre.

Le prince se dirigea en hâte vers sa chambre, ordonna qu'on lui préparât des provisions et qu'on sellât son cheval. Puis il prit congé de ses parents. Le roi et la reine le supplièrent vainement de rester. Il leur répondit d'une voix ferme :

— Je reviendrai avec Soumicha pour compagne ou je mourrai.

Alors, le cœur navré, ils le laissèrent s'éloigner et le suivirent longtemps des yeux.

Mehend, comme une flèche, se dirigea vers l'Orient. Il marcha des jours et des jours, parcourut les plaines, traversa les fleuves, gravit les monts. Il tua des serpents dans les champs, des oiseaux en plein ciel et des fauves dans les forêts. A tous les passants il demandait inlassablement :

— Connaissez-vous le pays de Soumicha fille de Hitine ?

Et tous lui montraient l'Orient et répondaient :

— Va, va toujours face au soleil levant !

Après bien des jours, il atteignit le bord de la mer et vit sur la plage un pêcheur qui venait de retirer de l'eau un poisson aussi grand qu'un homme. Ce poisson vivait encore et se débattait farouchement pour sortir du filet. Le pêcheur levait déjà son couteau lorsque Mehend, fils de roi, s'interposa et dit :

— Prends mon cheval et donne-moi ce poisson.

Le pêcheur crut à une plaisanterie. Il se mit à rire :

— Qui donc échangeait son cheval contre un poisson aussi gros fût-il ?

Mais le prince répéta :

— Prends mon cheval et donne-moi ce poisson.

Alors le pêcheur libéra le poisson et s'éloigna, emmenant le cheval par la bride.

Mehend s'étendit sur le sable, près du poisson, et se mit à réfléchir : il était loin de son pays et de ses parents ; il avait épuisé toutes ses provisions et troqué son cheval contre ce poisson. Et il ne possédait plus que ce poisson. Il s'endormit. Dans son sommeil, il sentit une main se poser doucement sur son épaule et il entendit une voix lui dire :

— Lève-toi, Mehend et partons.

Le soleil venait juste de se retirer derrière les montagnes. Le ciel, le sable et l'eau en étaient tout roses. Le prince se réveilla, chercha le poisson et ne le vit pas. C'est alors qu'il remarqua un jeune homme beau comme un clair de lune. L'inconnu était de noble stature ; il regarda Mehend et lui dit :

— Je suis ton frère. Il ne te reste plus qu'à me suivre et tous tes désirs seront comblés.

Ils partirent. Côte à côte, ils allèrent à travers les sables, les plaines, les bois, et les forêts. Ils longèrent des rivières, parcoururent des contrées tour à tour verdoyantes ou pauvres et pénétrèrent dans bien des villes et villages. Ils allaient, le visage tourné vers l'Orient, buvant de source en source et demandant parfois la charité. L'hiver, ils ramassaient les olives d'autrui. L'été, ils aidaient aux moissons, à la cueillette des raisins et des figues, de toutes sortes de légumes et de fruits. Et des jours, des mois, des années passèrent ainsi.

Mehend était un beau jeune homme aux yeux limpides, aux cheveux couleur de maïs. Son compagnon était brun et de taille imposante. Son front semblait se perdre dans les nues et ses yeux étaient d'un noir si brillant qu'il était impossible d'en soutenir l'éclat. Ses mains et son visage répandaient une clarté sur-naturelle et douce. Il n'avait pas d'âge. Mehend l'aimait comme son frère.

Sept ans s'étaient écoulés depuis que le prince avait quitté son pays, depuis que son ami et lui erraient de contrée en contrée à la recherche de Soumicha, lorsqu'un jour d'été ils se trou-

vèrent devant les murs d'une puissante ville. Le Cheikh, du haut de son minaret, appelait les fidèles à la prière. Il était midi. Les voyageurs étaient gris de poussière et fourbus. Ils avaient soif. Ils avaient faim. Ils s'arrêtèrent à la première porte et demandèrent au nom de Dieu une cruche d'eau et un morceau de galette. Une vieille servante leur apporta de l'eau, une galette de blé, des figues, des dattes et une gourde de petit-lait. Ils burent et mangèrent, mangèrent et burent et s'étendirent sur des nattes. Lorsqu'ils furent reposés, ils baignèrent leurs pieds endoloris et se disposèrent à partir. A peine sortaient-ils qu'ils virent une multitude de corbeaux tournoyer au-dessus de la maison la plus imposante et la cerner, l'assiéger.

— Que viennent faire ici ces oiseaux de mauvais présage ? demandèrent à un passant les deux amis.

— Vous ne savez donc pas ? s'étonna le passant. Sans doute êtes-vous des étrangers ?... C'est la demeure de notre seigneur qui est là sous vos yeux. A ses fenêtres, à ses murs et à ses portes sont accrochées des têtes. Et ce sont toutes ces têtes qui attirent les corbeaux. Car c'est pour elles qu'ils viennent chaque jour.

Et le passant, après un long silence dit encore :

— Jadis, en cette ville, nous vivions heureux et calmes car notre seigneur était le plus comblé des hommes. Il avait une fille aussi belle que lune en plein ciel, aussi douce que l'herbe et le souffle des fleurs. Elle était sa joie. Il ne vivait que par elle. Il lui cherchait patiemment un époux digne d'elle et digne de régner sur nous un jour lorsque, brusquement, notre princesse tomba malade d'un grand mal. Et depuis, elle ne parle ni ne sourit, et dépérit sans cesse. Pourtant elle mange ; pourtant elle boit. Mais tout ce qu'elle avale, au lieu de lui profiter, profite aux mauvais génies qui se sont emparés d'elle. En vain son père appela-t-il les sorciers et les sorcières. Cheiks, savants, sorciers et sorcières se reconnurent impuissants. Alors, désespéré, notre seigneur promit son enfant au premier venu qui la guérirait, fût-il un mendiant. Mais il jura aussi que tous ceux qui, après avoir vu la princesse, échoueraient, auraient la tête coupée et offerte aux corbeaux. Bien des hommes jeunes et vieux accoururent de tous pays, les uns poussés par l'amour, les autres par la cupidité. Mais aucun ne réussit à guérir notre princesse et tous eurent la tête tranchée. Ce sont leurs têtes que vous voyez d'ici.

Le passant se recueillit et puis il ajouta :

— Le malheur est sur notre ville !

Alors le jeune homme à la taille imposante et aux yeux de faucon déclara :

— Je guérirai la jeune princesse.

— O mon frère, s'écria Mehend devenu pâle, ne me quitte pas, toi que j'ai rencontré sur mon chemin alors que j'étais seul et loin de mon pays. Souviens-toi que sans toi je ne saurais trouver celle que je cherche.

— Ne crains rien, répondit le jeune homme aux yeux de faucon. Je suis sous la protection de Dieu.

Peu après il était au chevet de la princesse qui semblait dormir. Il lui dit :

— O Soumicha, plus belle que lune en plein ciel, puisses-tu te dresser devant nous comme un pommier en fleur ! Ecoute cette histoire : Trois frères, à peine adolescents, abandonnèrent un jour le toit paternel pour courir le monde. Ils s'aimaient d'amour très tendre. Avant de les laisser partir, le père leur recommanda solennellement de s'aimer toujours et de ne se séparer jamais. Ils le lui promirent et s'éloignèrent. Ils marchèrent longtemps avant d'atteindre un matin la forêt. Elle était immense, cette forêt ; ils ne purent la traverser en un jour. La nuit les y surprit. Ils durent se réfugier dans une caverne. Le plus jeune reçut pour mission d'allumer le grand feu qui tiendrait en respect les fauves et de l'entretenir tandis que dormiraient ses aînés. La pleine lune éclairait merveilleusement la forêt. Soudain, les yeux du veilleur rencontrèrent, à l'entrée de la caverne, un arbrisseau aussi vivant et souple qu'un corps humain : il ondulait, il frémissait sous la lune comme une forme féminine. D'un coup de hache le jeune homme le trancha. Et il se mit à le sculpter, à lui donner un visage. L'aîné se réveilla et vint s'asseoir près du feu. Comme il était tailleur, il fit une tunique à l'arbrisseau et se rendormit, la tête du benjamin confiée à son épaule. Le benjamin et l'aîné dormaient depuis un long moment lorsque le cadet se réveilla à son tour : il découvrit à ses côtés une femme baignée de lune. Il se mit à l'implorer dans la nuit : « Par Dieu et son prophète, ô femme ! regarde-moi, parle-moi et dis-moi qui tu es ! » Elle lui répondit dans un murmure : « Je suis celle qui t'aime. » Le plus jeune et l'aîné entendirent ces mots. Ils se dressèrent et se jetèrent sur le cadet, armés de leur couteau. Et les trois frères unis comme les doigts de la main qui s'aimaient d'amour si

tendre, s'entretinrent pour la femme-arbrisseau qui n'était qu'une méchante fée. Et la femme-arbrisseau pleura le jeune homme qu'elle aimait et le bonheur qui l'avait fui. Mais voyant tomber le corps bien-aimé, elle jura, la sournoise, de retirer joie et santé à la plus belle fille du royaume. Elle jura de se venger sur la plus belle fille du monde.

Et le jeune homme aux yeux de faucon reprit de sa voix la plus impérieuse, en regardant intensément la jeune fille :

— Par la grâce de Dieu qui est grande et par la mienne, ô méchante fée, sors de cette jeune fille, je te l'ordonne. Je te l'ordonne par la grâce de Dieu et des amis de Dieu !

Soumicha, la princesse, ferma lentement les paupières et ouvrit sa bouche toute grande : une longue vipère noire en sortit qui disparut en fumée (c'était la méchante fée que Soumicha avait avalée par mégarde la nuit, en buvant l'eau d'une source).

Alors, les têtes des suppliciés furent décrochées en hâte et les corbeaux s'éloignèrent en vols lourds et serrés. Des oiseaux des îles firent leur apparition à toutes les fenêtres. Le ciel chantait à pleine voix : « Soumicha, notre princesse, est revenue à la vie ; les esprits méchants l'on quittée. » Et l'eau le disait aux racines et les racines le disaient aux arbres qui reprenaient ce chant de toutes leurs feuilles. Les moineaux, les hirondelles, les colombes, les pinsons et les merles et jusqu'au roitelet (qui avaient depuis fort longtemps déserté les jardins) volèrent à tire d'aile vers la chambre de Soumicha. Alors, les hommes surent que le temps de la confiance était revenu : ils se reprirent à vivre et à travailler. Les sources que le malheur avait taries se remirent à couler. L'herbe et les fleurs poussèrent magnifiques et drues. Alors, le royaume se prépara à célébrer les noces de la princesse. Les bûcherons abattirent d'énormes troncs. Chacun offrit son blé le plus brillant et les femmes roulèrent, en chantant, le couscous des noces. Des veaux furent sacrifiés parmi les danses et les rires et des agnelets aussi. Les noces commencèrent qui durèrent sept jours et sept nuits. Car durant sept jours et sept nuits, tambourins et tambours, fifres et clarinettes, emplirent l'espace de chants et de rythmes. Car durant sept jours et sept nuits la poudre parla très haut, propageant la joie jusqu'aux confins du royaume et les youyous comme des fusées éclatèrent en plein ciel.

Durant ces jours et ces nuits, les mains du sultan furent

comme des fontaines d'abondance. Les pauvres prirent part au festin et se crurent les égaux des privilégiés de ce monde. Le sultan distribua de la semoule, de la viande et des épices ; des vêtements, des chaussures écarlates aux mendiants et fit des dons aux mosquées. Car à chacun le sultan semblait dire : « O toi qui as partagé ma peine, viens et réjouis-toi avec moi. »

Le soir des noces, Soumicha merveilleusement parée sous un long voile de gaze étoilé d'or qui l'enveloppait tout entière, attendait patiemment son époux dans la chambre nuptiale, assise sur de moelleux tapis, ses mains blanches chargées de bagues. Ce fut Mehend qui apparut, suivi du jeune homme aux yeux de faucon. Alors, se tournant vers la princesse médusée, celui qui l'avait sauvée lui dit :

— Jeune fille plus belle que lune en plein ciel, je ne puis être ton époux car je suis le Génie de la mer et les eaux sont mon royaume. Mais écoute mon aventure : un jour, voulant me divertir, j'ai pris la forme d'un énorme poisson. Et je riais de ma métamorphose quand je me sentis emprisonné dans le filet d'un pêcheur, tiré hors de l'eau et jeté violemment sur le sable. Je me débattis vainement. Déjà un couteau se levait sur moi quand survint ce jeune homme que tu vois. Il offrit son cheval au pêcheur et m'obtint en échange. Puis il s'endormit profondément sur le sable. Mettant à profit son sommeil, je repris ma forme humaine pour veiller sur lui. Il avait abandonné ses parents et son pays pour aller à la recherche de Soumicha, la princesse lointaine dont Settoutte, la vieille sorcière, lui avait révélé l'existence. Voici sept ans que nous ne nous sommes quittés lui et moi et que nous cheminons vers toi, ô Soumicha, le visage tourné vers l'Orient. C'est lui ton époux : il est fils de roi.

Et le jeune homme aux yeux de faucon disparut, laissant en face de leur joie Mehend et Soumicha fille de Hitine.

Mehend et Soumicha s'aimèrent comme le pigeon et la colombe. Quand le ciel leur donna un héritier, leur bonheur ne connut plus de bornes. Mehend choisit le jour de la naissance de l'enfant pour se rendre auprès du sultan et lui parler en ces termes :

— Roi tout-puissant, permets que je te conte mon histoire et alors tu jugeras. Tu m'as donné ton unique fille, croyant qu'elle me revenait. Sans doute ignorais-tu qu'aucun être au monde

n'avait pouvoir de la sauver, que mon seul mérite, à moi pauvre prince, était de l'aimer plus que le haut-ciel et de la chercher éperdument par toute la terre ? Mais un autre a fait pour moi ce que je n'ai pu faire. Car celui qui a rappelé à la vie la princesse pour ta joie et la nôtre, ô roi, est le Génie de la mer. Il l'a conquise comme tu sais, non pour lui mais pour moi, et il est retourné à son empire marin abandonné depuis sept ans, nous laissant ta fille et moi, face à face, dans la chambre nuptiale. Il était encore là pour nous unir, avec sa taille imposante et son prestigieux visage, quand soudain nous ne le vîmes plus ! Grand fut mon désarroi, en dépit de Soumicha qui m'éblouissait comme une lampe dans ses vêtements de noce. O roi, depuis sept ans il était mon ami et mon frère, il veillait sur moi jour et nuit. J'étais à peine adolescent quand je le rencontrai. Je venais d'échapper par miracle à la surveillance tyrannique d'un père qui me contraignait à vivre en reclus. Car pour m'isoler du monde et de toute souillure, mon père (un sultan noble comme toi) m'installa, dès ma naissance, au septième étage de son palais, dans la chambre la plus secrète (celle dont toutes les fenêtres ouvraient sur le plein ciel). Nul ne devait m'approcher hormis ma mère et nos serviteurs les plus fidèles qui avaient pour consigne de ne me présenter que des viandes désossées. Et mon père, dans son aveuglement, se félicitait de m'avoir ainsi soustrait aux tentations, et mon père se réjouissait dans son cœur de ce que l'envie de le quitter pour courir le monde ne pût me venir jamais ! Il ne savait pas que Dieu avait décidé de me révéler la splendeur de sa création. Béni soit ce serviteur distrait qui, un jour d'été, m'apporta un gigot d'agneau non désossé ! Le soleil était haut dans le ciel. L'ennui, une nostalgie indéfinissable m'alanguissaient. Quand j'eus mangé, je pris l'os et le frappai contre la muraille pour en faire jaillir la moelle. Les anges me prêtèrent-ils leur force ?... Au choc le mur s'entrouvrit, un jet de lumière inonda la pièce. Je m'approchai et je vis ce qui jamais encore ne m'était apparu : la place du marché et la foule mouvante et toutes les richesses étalées en plein soleil, parmi les hommes et les bêtes : les fruits, les légumes, les céréales et les fleurs. Comment j'ai quitté ma cellule et me suis trouvé dans l'écurie de mon père, je ne saurais le dire, ô roi ! A peine étais-je conscient de ce que je faisais. Agrippé à la crinière d'un jeune poulain, je me revois m'élançant vers le marché. L'assistance me reconnut à ma monture et se rangea (j'étais inexpérimenté et

le poulain était fougueux). Settoutte seule eut l'audace de me bar-
 rer le chemin. Elle me dit : « Serais-tu l'époux de Soumicha,
 fille de Hitinc, ô Mehend, pour être si fier et me piétiner ? »
 (j'entends encore sa voix sifflante). M'ayant planté cette épine
 dans le cœur, elle disparut et je revins au palais malade d'amour
 mais résolu à découvrir Soumicha ou à mourir. Settoutte seule
 pouvait m'aider mais comment l'y contraindre, sinon par ruse ?
 Alors, feignant une forte fièvre, j'assurai ma mère que si la
 sorcière préparait sous mes yeux de la soupe de semoule je gué-
 rirais. Elle vint par ordre du sultan mon père. Profitant de ce
 qu'elle remuait la semoule, je bondis et lui plongeai la main
 dans le liquide brûlant. Elle hurla. « Je ne retirerai pas ta main
 avant que tu ne m'aies montré la voie qui mène à Soumicha »,
 lui répondis-je posément. Alors, elle m'indiqua l'Orient de sa
 main libre. Et c'est ainsi que, laissant mes parents en larmes,
 je partis, ô roi, le visage tourné vers l'Orient. A tous ceux que
 je rencontrais, je demandais inlassablement : « Connaissez-vous
 le pays de Soumicha, fille de Hitine ? » Et tous me désignant
 l'Orient répondaient : « Va, va toujours face au soleil levant ! »
 J'avais épuisé déjà mes provisions et l'argent que mon père
 m'avait remis lorsque j'atteignis le bord de la mer. Un énorme
 poisson se débattait vainement dans un filet et le pêcheur levait
 sur lui son couteau, quand j'offris en échange le seul bien qui
 me restait : mon cheval. Et je demeurai seul sur le rivage, avec
 mon poisson. Le souci, le découragement me guettaient. Par
 chance, je m'endormis sur le sable tiède, pour ne me réveiller
 qu'au crépuscule. Une main ferme et tendre me touchait l'épau-
 le, une voix persuasive me disait à l'oreille : « Mehend, lève-toi
 et suis-moi. » O roi, le poisson avait disparu, mais le jeune
 homme aux yeux de faucon qui devait sauver ta fille était devant
 moi ! Il devint mon frère. Durant sept années nous avons erré
 par le monde, à la recherche de ton royaume et de ce que tu
 possédais de plus précieux : ta fille. Il a fait de moi l'homme que
 tu vois. Il m'a conduit jusqu'à ton palais, lui qui triomphe des
 mystères. Et maintenant, ô roi puissant et respecté, tu connais
 mon histoire. N'est-il pas légitime que j'aille vers ce père dont
 le crime est de m'avoir trop aimé, et vers cette mère qui me
 pleure depuis tant d'années ? Garde près de toi notre petit gar-
 çon : il sera ton héritier. Et laisse-nous aller ta fille et moi vers
 mon père et ma mère.

— Mon fils, répondit gravement le sultan, tout ce que tu viens

de dire est juste. Je garderai près de moi le petit prince. Il sera ma joie. Dès que ma fille sera plus vaillante, vous vous mettrez en route, dussé-je en verser bien des larmes.

Soumicha, remise de ses couches, put entreprendre au printemps le voyage. Le sultan lui donna une escorte de choix et une longue caravane de mules chargées d'un trousseau splendide et d'innombrables présents. Et Mehend, bercé par le pas de son cheval noir, savourait en chemin la joie qu'il apportait à ses parents et à son peuple. « Sans doute me croient-ils mort, se disait-il par moment avec quelle tristesse, et il est des surprises trop fortes qui peuvent briser un cœur de mère usé par le chagrin et l'attente... » Car il ignorait que sa mère fût prévenue de son retour. (Mais pouvait-il deviner que par une faveur du ciel, sa mère l'avait suivi d'étape en étape, en dépit de l'éloignement et du silence, à travers huit années d'absence aussi longues que des siècles ?)

La pauvre reine avait versé des torrents de larmes après le départ de son fils pour le pays de Soumicha et refusé toute lumière et toute nourriture, durant des jours et des jours. Dieu finit par s'en émouvoir et lui envoyer un songe. Et dès lors, elle connut la paix.

C'était une nuit de grand vent. La reine, épuisée, venait juste de s'assoupir lorsqu'elle vit, à la place de la brèche faite dans le mur par l'os de gigot, une haute fenêtre toute de marbre blanc. Devant cette fenêtre, dans une énorme jarre, un svelte grenadier s'épanouissait au soleil. La reine entendit une voix lui murmurer à l'oreille :

— Tant que cet arbre que tu vois sera luxuriant, la santé de ton fils sera florissante. Quand il aura des fleurs, ton fils sera dans la joie. Quand il aura deux fruits, ton fils se mariera. Quand il en aura trois, ton fils aura un enfant. Et chaque fois que s'augmentera la famille, tu verras un fruit nouveau apparaître.

Dès son réveil, la reine fit ouvrir une fenêtre dans la chambre de Mehend, à la place de la brèche et planter dans une jarre un jeune grenadier qu'elle plaça en pleine lumière, devant cette fenêtre. Puis elle se fit apporter son lit, ses vêtements et ses objets familiers près de cette fenêtre et de ce grenadier.

L'arbre grandit. Il garda miraculeusement ses feuilles hiver comme été. Pendant sept ans, il ne donna que des fleurs. La

mère confiante se dit : « Mon fils est florissant. » Et elle vécut heureuse et paisible dans le voisinage de l'arbre.

Au bout de la huitième année, deux grenades se formèrent. La mère courut annoncer la nouvelle au sultan :

— Notre fils a rencontré la femme qu'il aime et l'a épousée !

Le sultan sourit tristement mais n'osa pas la contrarier.

L'année suivante, une troisième grenade apparut :

— Notre fils a un enfant, dit la mère d'un air triomphant au sultan, notre fils va nous revenir. Peut-être même est-il déjà en route !

Le sultan ne sut que répondre. Mais telle était la certitude de sa femme qu'il rêva aux grandes jouissances qu'il ordonnerait en l'honneur de ce retour.

Mehend et Soumicha avaient laissé loin derrière le pays d'Orient. C'étaient maintenant les terres d'Occident qui venaient à leur rencontre.

La reine de jour en jour se répétait avec une belle confiance ; « Ils seront là demain. » Et elle interrogeait le ciel et la route, tandis que Soumicha se laissait emporter par sa jument bleue aussi vive que l'éclair. Et elle tentait de percevoir la voix lointaine de la poudre tandis que Mehend, embrasé d'impatience, pressait son cheval noir, criant à son interminable escorte de se hâter, car les frontières du royaume venaient d'apparaître.

La reine, ce matin-là, s'était vêtue de pourpre. La voix de la poudre emplissait tout le ciel. Et la terre tremblait du galop des chevaux. Près de l'arbre magique, elle peignait gravement ses longs cheveux de soie. L'espoir l'avait gardée aussi jeune que belle. Et Mehend, ébloui, l'aperçut de très loin.

Il fut en un éclair aux portes du palais.

Mon conte est comme un ruisseau, je l'ai conté à des Seigneurs.

PROVERBES

Va, fumée, vers ma pauvre grand-mère aveugle !

**Celui qui arrive à la fin d'un repas qu'il dise : « J'ai mangé ».
Celui qui arrive à la fin d'un discours qu'il dise : « J'ai entendu »**

Ne vous moquez pas, c'est contagieux !

CHANSON DES NOIRS

*Selma m'a dit
Mohand mon frère
Rapporte-moi de l'huile
Pour engraisser Ahlima.*

*Selma m'a dit
Mohand mon frère
Rapporte-moi de l'orge
Pour gaver Ahlima.*

*La négresse m'a dit
Rapporte de l'huile,
Si tu oubliais,
Nous nous brouillerions.*

*La négresse m'a dit
Rapporte des figues,
Si tu oubliais
Nous nous quitterions.*

PROVERBES

« Pour rien », signifie dans longtemps.

La vie sépare,
La mort sépare,
Qu'il est avisé l'homme de bien !

Frappe ta tête au mur !

CHANT DE MÉDITATION

*Une mendiante pleurait
Son fils la consolait.*

*Il lui disait : « Ne pleure plus, ma mère.
Tourne tes regards vers ces cavaliers.*

*En est-il un, parmi eux,
Qui ne descende un jour de sa monture ? »*

PROVERBE

Que celui qui a un agneau lui prépare un lien.

CHANT DE DANSE

*Le pêcher du champ à l'ombre,
Ensemble allons cueillir ses fruits.*

*Le pêcher au bord du fleuve,
Ses pêches mûrissent à l'automne.*

*Le pêcher du champ à l'ombre,
Le cœur refuse de l'oublier.*

*Le pêcher au bord du fleuve,
Manger ses fruits vous rend heureux.*

PROVERBES

**La marmite noire de suie
N'a rien à envier au couscoussier.**

Comme la chèvre qui est née un jour de gel.

**Au secours, Abdel Kader Djilali !
— Abdel Kader est las d'être assis à la place de la peur !**